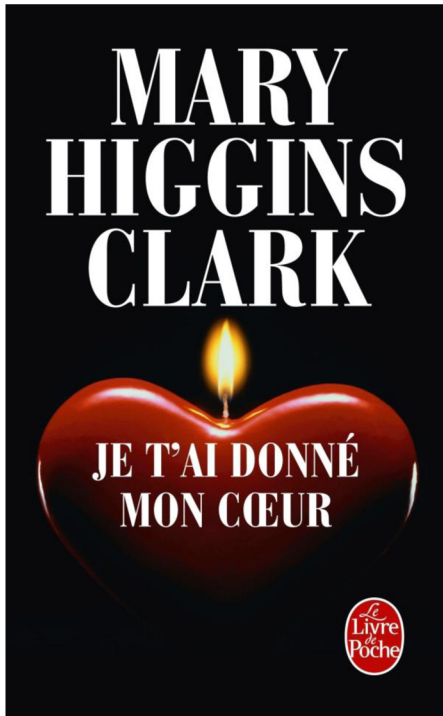


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Je t'ai donné mon cœur

Mary Higgins Clark



Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.

MARY HIGGINS CLARK

Je t'ai donné mon cœur

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE DAMOUR

ALBIN MICHEL

C'était le pressentiment d'un drame imminent et non le vent du nord-est qui avait poussé Natalie à regagner le New Jersey dès la première heure ce lundi-là. Elle avait espéré trouver refuge dans la confortable maison de Cape Cod, qui avait jadis appartenu à sa grand-mère et dont elle était aujourd'hui propriétaire, mais la neige fondue qui frappait les carreaux n'avait fait qu'accroître la terreur qui s'était peu à peu emparée d'elle. Et, lorsqu'une panne de courant avait plongé la maison dans l'obscurité, elle était restée étendue sur son lit, immobile, certaine que chacun des bruits qu'elle croyait entendre provenait d'un intrus.

Quinze ans après le drame, elle était convaincue d'avoir découvert par hasard l'identité de celui qui avait étranglé son amie Jamie, à l'époque où elles étaient toutes les deux de jeunes actrices débutantes. Et il *sait* que je sais, pensa-t-elle, je l'ai vu dans ses yeux.

Le vendredi soir, il était venu avec un groupe d'amis à la dernière représentation d'*Un tramway nommé Désir*, à l'Omega Playhouse. Elle jouait Blanche

DuBois, le rôle le plus difficile de sa carrière, qui lui avait apporté le plus de satisfaction. Les critiques avaient été élogieuses à son égard, mais la pièce l'avait épuisée sur le plan émotionnel. Exténuée, elle avait failli ne pas répondre au coup frappé à la porte de sa loge. Mais elle avait fini par ouvrir, et ils s'étaient tous pressés autour d'elle pour la féliciter – soudain, elle l'avait reconnu. Il approchait de la cinquantaine aujourd'hui, son visage s'était empâté, mais c'était bien l'homme dont la photo avait disparu du portefeuille de Jamie quand on avait retrouvé son corps. Jamie s'était toujours montrée très mystérieuse à son sujet, elle l'appelait Jess, disait que c'était le « petit nom » qu'elle lui donnait.

J'ai été tellement stupéfaite quand on nous a présentés que je l'ai appelé « Jess », se souvint Natalie. Tout le monde parlait à la fois, je suis certaine que personne ne l'a remarqué. Mais *lui* m'a entendue prononcer son nom.

À qui se confier ? Qui me croirait ? Ma parole contre la sienne ? Mon souvenir d'une petite photo cachée dans le portefeuille de Jamie ? C'est par hasard que je l'avais découverte. Elle m'avait demandé de lui prêter ma carte Visa et j'avais besoin de la récupérer. Elle était sous la douche et m'avait dit de la reprendre dans son portefeuille. C'est alors que j'avais vu la photo, glissée sous des cartes de crédit.

Jamie ne m'avait pas dit grand-chose à son propos, hormis qu'il avait vaguement essayé d'être comédien et qu'il était en train de divorcer. J'ai tenté de la

persuader que c'était une histoire vieille comme le monde, se souvint Natalie, mais elle ne m'écoutait pas. Les deux jeunes femmes partageaient un appartement dans le West Side jusqu'à ce funeste matin où Jamie avait été étranglée alors qu'elle faisait du jogging dans Central Park. On avait retrouvé son portefeuille à côté d'elle, son argent et sa montre avaient disparu, ainsi que la photo de Jess. Je l'ai signalé aux policiers mais ils n'y ont pas prêté attention. Plusieurs agressions avaient eu lieu le même matin dans le parc et ils étaient sûrs que Jamie était une victime parmi les autres, bien qu'elle fût la seule à avoir perdu la vie.

Il était tombé des torrents d'eau durant la traversée de Rhode Island et du Connecticut, mais une fois sur la Palisades Parkway la pluie s'était peu à peu calmée. Plus loin, les routes étaient déjà sèches.

Se sentirait-elle en sûreté chez elle ? Elle n'en était pas certaine. Vingt ans plus tôt, devenue veuve, sa New-Yorkaise de mère avait vendu sans regret la maison et acheté un petit appartement près du Lincoln Center.

Il y avait un an, lorsque Natalie et Gregg s'étaient séparés, elle avait appris que la modeste maison où elle avait grandi, dans le nord du New Jersey, était à nouveau à vendre.

« Natalie, l'avait avertie sa mère, tu fais une grave erreur. Je pense que tu as tort de ne pas donner une seconde chance à ton mariage. Se réfugier à la maison n'a jamais été une solution pour personne. On ne recrée pas le passé. »

Natalie savait qu'elle n'avait aucune chance de faire comprendre à sa mère qu'elle ne pourrait jamais être la femme qui convenait à Gregg. « Je n'ai pas été loyale envers lui quand je l'ai épousé, dit-elle. Il lui fallait quelqu'un qui soit une vraie mère pour Katie. J'en suis incapable. L'année dernière je suis restée absente de la maison pendant six mois en tout. Cela ne peut pas marcher. Lorsque j'aurai quitté Manhattan, je suis persuadée qu'il comprendra que notre mariage est vraiment fini.

— Tu l'aimes toujours, avait insisté sa mère. Et lui t'aime aussi.

— Cela ne signifie pas que nous soyons faits l'un pour l'autre. »

Je sais que j'ai raison, pensa Natalie en avalant la boule qui restait coincée dans sa gorge chaque fois qu'elle se laissait aller à penser à Gregg. Elle aurait voulu pouvoir lui parler de ce qui s'était passé le vendredi soir. Que lui dirait-elle ? « Gregg, que dois-je faire ? Je sais qui a tué mon amie Jamie, mais je n'ai pas la moindre preuve pour étayer cette certitude. » Non, elle ne pouvait pas le mêler à tout ça. Il lui demanderait de revenir avec lui et elle risquait de céder à ses prières. Bien qu'elle lui ait menti en racontant qu'elle s'intéressait à un autre homme, les coups de téléphone de Gregg n'avaient pas cessé pour autant.

En quittant la route nationale pour s'engager dans Walnut Street, Natalie eut soudain envie d'un café. Elle avait roulé sans arrêt et il était huit heures moins

le quart. À cette heure-là, en temps normal, elle en aurait déjà avalé deux tasses.

La plupart des maisons de Walnut Street à Closter avaient été démolies pour faire place à de nouvelles constructions de luxe. Natalie disait en plaisantant qu'aujourd'hui deux haies de deux mètres de haut s'élevaient de part et d'autre de sa maison, la mettant complètement à l'abri de ses voisins. Des années auparavant, il y avait d'un côté les Keene et de l'autre les Foley. À présent, elle ne connaissait même pas le nom des gens qui habitaient près de chez elle.

Une impression de danger la saisit au moment où elle s'engageait dans l'allée et actionnait la télécommande pour ouvrir la porte du garage. La voyant se relever, elle secoua la tête. Gregg avait raison de dire qu'elle s'identifiait à chacune des héroïnes qu'elle interprétait. Avant même le choc de sa rencontre avec Jess, elle avait les nerfs en pelote, tout comme Blanche DuBois.

Elle pénétra dans le garage, s'arrêta, mais sans raison particulière ne referma pas aussitôt la porte. Elle descendit de la voiture et, laissant la portière ouverte, entra directement dans la maison par la cuisine.

Deux mains gantées l'attirèrent à l'intérieur, la firent pivoter et la jetèrent à terre. Le heurt de sa tête contre le sol se répercuta dans son crâne en ondes douloureuses, mais elle eut le temps de voir qu'il portait un imperméable et des protège-chaussures en caoutchouc.

« Non ! cria-t-elle. *Pitié.* » Elle leva la main pour se protéger du pistolet qu'il pointait vers sa poitrine.

Le déclic du cran de sûreté répondit à sa prière.

À huit heures moins dix, ponctuelle comme à son habitude, Suzie Walsh quitta la Route 9W et prit la direction de la maison de sa patronne, Catherine Banks. Elle faisait le ménage depuis trente ans chez cette veuve de soixante-quinze ans, et arrivait à huit heures tous les matins pour repartir après le déjeuner, à treize heures tapantes.

Mordue de théâtre, Suzie s'était réjouie le jour où la célèbre actrice Natalie Raines avait acheté la maison voisine de celle de Mme Banks. Natalie était son actrice préférée. Deux semaines plus tôt, après l'avoir vue jouer lors d'une tournée exceptionnelle d'*Un tramway nommé Désir*, elle avait décrété que personne mieux qu'elle n'aurait su interpréter la fragile héroïne de la pièce, Blanche DuBois, pas même Vivien Leigh. Avec ses traits délicats, son corps svelte et sa cascade de cheveux blonds, Natalie était l'incarnation de Blanche.

Suzie n'avait jamais parlé à Natalie Raines. Elle espérait toujours tomber sur elle au supermarché, mais

en vain. Chaque fois qu'elle arrivait à son travail le matin, ou qu'elle en repartait au début de l'après-midi, elle s'arrangeait pour passer devant la maison de l'actrice, s'obligeant à faire un détour avant de regagner la nationale.

Le lundi matin, Suzie faillit voir son rêve se réaliser. En longeant la maison de Natalie, elle la vit sortir de sa voiture. Elle poussa un soupir. La vue de son idole, même brève, suffisait à illuminer sa journée.

À une heure de l'après-midi, après un au revoir chaleureux à l'adresse de Mme Banks, munie d'une liste de courses pour le lendemain, Suzie monta dans sa voiture et fit marche arrière dans l'allée. Elle eut un moment d'hésitation. Elle n'avait pas une chance sur un million d'apercevoir la comédienne deux fois dans la même journée et, en outre, elle était fatiguée. Pourtant, cédant à l'habitude, elle bifurqua sur sa gauche et ralentit au moment où elle passait devant la maison voisine.

Elle pila. La porte du garage de Natalie Raines était relevée et la portière de sa voiture du côté conducteur ouverte comme le matin. Or elle n'était pas du genre à ne refermer ni son garage ni sa voiture. Je devrais peut-être m'occuper de mes affaires, pensa Suzie, mais c'est plus fort que moi.

Elle roula dans l'allée, s'arrêta et descendit. Hésitante, elle pénétra dans le garage. Il était étroit et elle dut repousser la portière du véhicule de la comédienne

pour atteindre la porte de la cuisine. Elle comprit aussitôt qu'il y avait quelque chose d'anormal. Un rapide coup d'œil à la voiture lui avait suffi pour repérer un portefeuille sur le siège du passager et une valise sur le plancher, à l'arrière.

Elle frappa à la porte de la cuisine, attendit, puis, cédant à la curiosité, tourna la poignée. La porte n'était pas fermée à clé. Sachant qu'elle risquait d'être poursuivie pour intrusion, Suzie ne put néanmoins s'empêcher d'entrer.

Elle poussa un hurlement.

Natalie Raines gisait recroquevillée sur le sol, son pull blanc à torsades maculé de sang. Ses yeux étaient fermés mais un faible gémissement sortait de ses lèvres.

S'agenouillant à côté d'elle, Suzie saisit son téléphone portable dans sa poche et composa le 911. « 80 Walnut Street, Closter », cria-t-elle à l'opérateur. « Natalie Raines, on lui a tiré dessus. Vite. Dépêchez-vous. Elle va mourir. »

Elle lâcha le téléphone. Caressant les cheveux de Natalie, elle murmura doucement : « Madame Raines, n'ayez pas peur. Tout ira bien. Ils vont envoyer une ambulance. Elle sera là dans une minute. Je vous le promets. »

Le son qui sortait des lèvres de Natalie s'arrêta. Un instant plus tard, son cœur avait cessé de battre.

Sa dernière pensée fut la phrase que prononce Blanche DuBois à la fin de la pièce : « J'ai toujours dépendu de la bonté des autres. »